

elle épargne à la mère des douleurs bien cruelles. La syncope, en mettant les muscles dans un relâchement complet, a souvent permis de réduire des luxations rebelles. Le nombre des blessés qui ont dû leur salut à une syncope est grand; la syncope, en suspendant la circulation, a arrêté de la sorte l'écoulement du sang, et permis à ce fluide de s'organiser en caillots solides au niveau de la solution de continuité. Enfin, il est prouvé que la syncope qui survient chez un noyé est une circonstance heureuse; car le cœur cessant de battre, et la respiration se suspendant, les phénomènes d'asphyxie n'ont pas lieu: aussi est-il possible que la vie se maintienne alors beaucoup plus longtemps. Nous croyons que la syncope, que beaucoup d'auteurs regardent comme une circonstance favorable, et qu'il faut provoquer dans le traitement de certaines phlegmasies, telles que la pneumonie, est au contraire un état fâcheux qui doit favoriser la formation des concrétions sanguines du cœur, lesquelles, comme nous l'avons vu, ont beaucoup de tendance à se développer dans le cours des affections aiguës de nature inflammatoire.

La syncope survenant pendant l'inhalation des agents anesthésiques est une des plus fâcheuses; nous avons dit pourquoi (page 63).

**Étiologie.** — Les causes principales de la syncope agissent sur le système circulatoire ou sur l'appareil nerveux. Ainsi les plaies et les ruptures du cœur sont promptement suivies de syncope par le trouble que ces lésions amènent dans les contractions de l'organe, et aussi par la compression brusque que le sang épanché exerce sur lui. Les épanchements abondants dans le péricarde par péricardite ou hydropéricarde agissent de la même manière: nous en dirons autant des épanchements dans les plèvres, lorsque, tout un côté du thorax étant rempli de liquide, le cœur se trouve déplacé et refoulé jusqu'au niveau de l'aisselle. Les affections organiques du cœur produisent fréquemment des syncopes: celles-ci sont rares dans l'hypertrophie du ventricule gauche, en raison du surcroît d'énergie de l'organe; mais elles sont communes au contraire dans le cas de dilatation des cavités, lorsque les parois sont amincies et très-affaiblies, lorsque les orifices ventriculaires ou artériels sont très-rétrécis, ou bien lorsque les valvules sont devenues insuffisantes ou qu'il y a persistance du trou de Botal, altérations qui toutes peuvent avoir pour effet d'interrompre brusquement la circulation. Il en est de même des concrétions sanguines qui s'organisent quelquefois avec rapidité dans les cavités cardiaques. Nous devons mentionner encore comme cause active de syncope, en opposant un obstacle mécanique à l'action du cœur, l'introduction brusque de l'air dans les veines ou le développement spontané d'un fluide élastique dans le système circulatoire. Deux états opposés, la pléthore et l'anémie, peuvent produire, quoique très-inégalement, la syncope. Dans la première, le cœur, fatigué parfois par l'excès du sang, par les efforts qu'il est obligé de faire pour en déplacer la masse, s'arrête: c'est là un fait excessivement rare; tandis qu'il est plus commun de voir dans l'anémie une syncope se déclarer, soit parce que le sang n'excite pas convenablement les contractions du cœur, soit parce que la quantité que celle-ci lance vers le cerveau est insuffisante pour le stimuler. Les hémorrhagies sont aussi une des causes les plus puissantes et les plus fréquentes de syncope. A quantité égale, les hémorrhagies artérielles produisent la syncope plus facilement que les hémorrhagies veineuses. L'inanition, en diminuant à la fois la quantité du sang et l'énergie du cœur, a le même effet. Les perturbations brusques dans la circulation sont également cause de défaillance; c'est ce qui a lieu, par exemple, dans les cas où l'on plonge les membres inférieurs dans les ventouses du docteur Junod. C'est à peu près de la même manière que

se produit la syncope aussitôt après la ponction d'une ascite, d'un kyste ovarique, chose d'ailleurs fort rare, ou bien après l'expulsion brusque du fœtus. Il faut rapprocher de ces cas les syncopes survenant après des évacuations abondantes, comme à la suite de sueurs excessives, de débordement bilieux, de débâcles intestinales. Les principales causes de syncope qui agissent spécialement sur le système nerveux sont les émotions morales vives, de plaisir, de peine, de terreur, l'impression de certaines odeurs, de certains bruits, la vue de divers objets, le contact de certains corps, l'orgasme vénérien, une chaleur excessive, les indigestions, les fatigues corporelles, toutes les causes d'épuisement de l'influx nerveux, comme le sont les douleurs vives, et notamment celles qui ont lieu pendant la parturition ou dans les crises de certaines névralgies, etc. Quelques autres névroses, particulièrement l'hystérie, peuvent encore provoquer des syncopes. Celles-ci semblent provenir dans d'autres cas par suite d'une action simultanément exercée sur les systèmes nerveux et circulatoire: telles sont les syncopes qui se déclarent après la morsure d'un animal venimeux, ou dans le cours des fièvres graves et pestilentiennes, ainsi que dans les affections gangréneuses et dans quelques empoisonnements. Les inhalations de chloroforme ont quelquefois produit une mort presque instantanée, et celle-ci paraît être en partie le résultat de l'action stupéfiante que l'agent toxique exerce directement sur le cœur: c'est ce qui résulte des intéressants travaux publiés par MM. les professeurs Gosselin et Coze.

**Manière dont la syncope survient.** — L'idée de placer le siège de la syncope dans le cœur est une des plus anciennes et des plus généralement répandues. Les uns croyaient alors à une paralysie de l'organe, d'autres supposaient que le cœur était convulsé. Morgagni admettait que ces deux états opposés pouvaient également produire les défaillances; mais Bichat, dans ses immortelles *Recherches sur la vie et la mort*, a établi que la cause première de la syncope résidait essentiellement dans l'interruption de l'action du cœur, et que les fonctions cérébrales et les actes qui en découlent n'étaient suspendues que parce que le sang cessait d'arriver au cerveau. C'est évidemment dans cet ordre que s'enchaînent les phénomènes, lorsque la syncope dépend d'une plaie, d'une rupture du cœur, d'un épanchement séreux ou purulent dans le péricarde, de la pénétration d'un fluide élastique dans les cavités cardiaques, de l'organisation de caillots fibrineux, d'une maladie organique du cœur, d'une hémorrhagie abondante, ou d'une des autres causes que nous avons précédemment énoncées et signalées, comme agissant spécialement et primitivement sur le système circulatoire. Mais en est-il de même des autres espèces de syncope? Celle qui survient par émotion morale, par l'impression qu'une odeur, qu'un son, que la vue d'un objet ou le contact d'un corps font naître, a-t-elle lieu également de la même manière? Bichat le croyait, admettant, contre l'opinion généralement reçue, que les affections vives de l'âme, que les passions ne portaient pas leur première influence sur le cerveau, mais bien sur le cœur. Nous croyons, au contraire, que ce sont là des actes purement et primitivement intellectuels; mais, tout en admettant cela, la théorie de Bichat n'en reste pas moins intacte. Il faut établir, en effet, que le trouble cérébral, qui est primitif et qui est impuissant à lui seul pour occasionner la syncope, peut troubler l'action du cœur, la suspendre, et c'est en raison de cette suspension, de cet arrêt dans la circulation, que la défaillance survient. La syncope, comme on le voit, part encore ici du cœur, mais c'est le système nerveux qui a été le premier impressionné par la cause efficiente. La théorie de Bichat est donc universellement vraie.

Pour nous résumer, nous dirons que la syncope résulte de ce que le cœur cesse d'envoyer du sang vers le cerveau, ou de ce qu'il n'en envoie plus qu'une quantité insuffisante pour le stimuler; le siège de la syncope est donc dans le cœur. C'est intervertir l'ordre des phénomènes que de dire, avec M. Piorry, que dans la syncope le cerveau cesse d'agir avant le cœur; soutenir aussi, avec ce professeur, que la mort dans la syncope résulte du défaut de sang au cerveau, et non du défaut d'action du cœur, ce n'est pas émettre une idée nouvelle, mais remplacer seulement la cause par l'effet.

**Traitement.** — D'après la théorie que nous venons d'exposer, il suit que, pour combattre la syncope, il faut réveiller l'action du cœur, et favoriser l'afflux de sang vers le cerveau. C'est pour remplir cette dernière indication que l'on conseille de placer les malades horizontalement, de mettre la tête sur un plan plus déclive, même d'élever les bras, comme le veut M. Piorry, ce qui a pour but de porter mécaniquement vers le cerveau le sang artériel qui existe encore dans la partie supérieure du muscle circulatoire, et de rendre cet afflux plus facile lorsque le cœur jouit encore de quelques faibles contractions. La compression de l'aorte peut encore être utile en pareil cas. La position horizontale suffit souvent à elle seule pour rappeler les individus à la vie.

On ranimera la circulation en débarrassant la poitrine de toutes les entraves, de tous les vêtements qui peuvent la comprimer; on favorisera l'accès d'un air frais dans la pièce où le malade se trouve; on excitera certaines parties de la peau et des membranes muqueuses: c'est ainsi qu'on projettera avec force sur la face, spécialement autour des orbites, de l'eau très-froide; ou bien on placera sous les narines du vinaigre aromatique, de l'eau de Cologne ou des substances fétides. On prétend que ces dernières sont surtout efficaces dans les cas de syncope hystérique. En même temps on mettra dans la bouche quelques gouttes d'un liquide stimulant, comme le sont l'acétate d'ammoniaque, vanté par Sylvius de Boe; l'huile de menthe ou de rue, préférée par F. Hoffmann, ou seulement du sel marin, comme Horstius le conseille. Si la syncope se prolonge, on fera des frictions excitantes, irritantes même, sur les tempes, sur les régions précordiale et épigastrique. On donnera un lavement stimulant avec du sel ou du vinaigre. On procédera enfin à l'insufflation pulmonaire faite de bouche à bouche ou bien avec le tube laryngien; mais de quelque manière qu'on procède, on devra en même temps chercher à imiter les mouvements naturels de la respiration par des pressions méthodiques et cadencées sur la poitrine et sur l'abdomen. Pour que l'insufflation soit efficace il faut, non pas saisir la langue avec une érigne et la tirer fortement à l'extérieur, mais seulement la déprimer et l'immobiliser sur la paroi inférieure; de la bouche sans cette précaution, on voit, dans le décubitus dorsal, la base de l'organe tendre à boucher la glotte, comme l'a établi le docteur Bickersted. Lorsque le malade a repris ses sens, il faut attendre quelques instants avant de lui imprimer des mouvements, de peur que la syncope ne se reproduise. C'est alors que Celse, Hoffmann, Sénac, conseillent de faire avaler au malade un verre d'eau froide qui, d'après ces auteurs, serait un puissant analeptique. Cette pratique, qui est bonne, est généralement encore adoptée par le vulgaire.

**Des battements nerveux des artères, et spécialement  
des battements de l'aorte.**

Certaines parties du système artériel peuvent être agitées de mouvements insolites, de pulsations énergiques, comme s'il existait dans ces points une dilatation anévrysmale.

Cette affection, signalée même avant les écrits de Sénac et de Morgagni, a surtout fixé l'attention de quelques auteurs modernes, tels qu'Albers de Bremen, Adam Burns, S. Cooper et Laënnec.

**Causes.** — Les battements insolites des artères ont été remarqués presque exclusivement chez les sujets nerveux, chez les femmes hystériques, chez les hypochondriaques et les gastralgiques; on les a vus, mais beaucoup plus rarement encore, chez les femmes pendant leur grossesse. On n'a guère rencontré jusqu'à présent d'une manière certaine les battements dont nous parlons que sur l'aorte ventrale, spécialement vers le point d'insertion du tronc cœliaque. Laënnec prétend pourtant que ces mêmes battements peuvent occuper aussi l'aorte pectorale; mais rien ne justifie une pareille opinion.

**Symptômes. Marche.** — L'affection dont nous traitons est caractérisée par des battements plus ou moins violents, visibles à l'œil, mais perceptibles surtout à la main, et qui de l'épigastre s'étendent à l'ombilic et jusqu'à la bifurcation de l'aorte. En appliquant à leur niveau l'oreille nue ou armée du stéthoscope, on ne découvre aucun bruit morbide, mais seulement une impulsion vive, comme si une tumeur anévrysmale existait en ce point. Cependant, par la palpation aidée de la percussion, il est généralement facile de reconnaître que le calibre du vaisseau n'a subi aucune ampliation. Ces battements, sans être précisément douloureux, sont cependant incommodes; ils augmentent parfois momentanément de violence lorsque l'estomac contient beaucoup de gaz, ou bien lorsqu'il existe de la constipation. Ils offrent ceci de particulier, qu'ils ne correspondent pas toujours, sous le rapport de la force et même de la fréquence, avec le rythme de la circulation. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il paraisse, ne saurait être contesté, il a été vu par Morgagni, par Albers et par plusieurs autres. Ces battements se développent souvent brusquement et cessent de même; ils disparaissent spontanément ou à l'occasion d'une saignée (Morgagni), d'un purgatif (Albers), de l'éruption du gaz (Hodgson). Ils ont une durée variable et tout à fait indéterminée: ainsi ils peuvent cesser d'un jour ou d'un instant à l'autre, ou bien persister des semaines, des mois ou même des années; mais dans ce dernier cas, ils sont soumis à des intermittences plus ou moins longues.

**Diagnostic.** — Les pulsations dont nous parlons ont quelquefois fait croire à l'existence d'un anévrysmale de l'aorte, alors qu'il ne s'agissait que de gaz accumulés dans un point du duodénum ou du colon transverse: Laënnec et Bayle ont commis une fois cette erreur. On évitera cependant d'y tomber, à l'aide de la palpation et de la percussion, qui, pratiquée méthodiquement, démontreront que le vaisseau n'a subi aucune augmentation de volume. Il faut employer successivement ces deux méthodes d'exploration, et les contrôler l'une par l'autre, car il arrive quelquefois que, par le palper, on croit sentir sur le trajet de l'aorte une tumeur plus ou moins volumineuse: c'est ce qui fut observé chez la malade de Bayle et de Laënnec, qui portait à l'épigastre une tumeur réniforme, pulsative. En pareil cas, la percussion pratiquée à ce niveau devrait donner, au lieu d'un son mat, une sonorité tympanique. Cette tumeur peut éprouver, en outre, d'un moment à l'autre, des changements dans son volume; elle peut même disparaître tout à fait, car elle n'est pas formée par un corps solide, mais seulement par des gaz. On distinguera de la même manière les pulsations nerveuses de celles qui sont communiquées à une tumeur solide en contact avec les parois artérielles. Ajoutons que dans ces derniers cas, comme dans ceux où il y a dilatation anévrysmale, l'auscultation fait découvrir au niveau des battements quelques bruits insolites de souffle ou de râpe; d'ailleurs ces pulsations sont continues et sont toujours isochrones aux battements du cœur. A ver-

tissons enfin, en terminant, que, chez quelques sujets amaigris, et qui ont le ventre excavé, on voit souvent d'une manière plus distincte que de coutume les battements de l'aorte ventrale, sans cependant qu'ils aient rien d'insolite.

**Pronostic.** — Les battements artériels constituent plutôt une incommodité qu'une maladie.

**Traitement.** — On a indiqué divers moyens contre les battements aortiques. Laënnec conseillait de faire quelques petites saignées ou d'appliquer un certain nombre de sangsues à l'épigastre et à l'anus; il joignait à cela des bains tièdes et quelques délayants. D'autres, comme Albers et Parry, ont vanté les purgatifs. Enfin les antispasmodiques, comme l'éther, le camphre, le musc, l'asa foetida, paraissent avoir quelquefois produit de bons effets.

#### DES NÉVROSES SPÉCIALES AUX VOIES DIGESTIVES

Il est des névroses qui sont spéciales aux voies digestives; elles se traduisent à nous par certains troubles portant sur une ou plusieurs des fonctions de l'estomac et des intestins.

Ainsi il est des névroses qui sont caractérisées par l'exagération de l'appétit (*boulimie*), ou par sa perversion (*malacia, pica*); d'autres le sont par la difficulté des digestions (*dyspepsie*), ou par des vomissements, plus ou moins répétés, de matières alimentaires, de mucus et de bile (*vomissements nerveux*). Ces névroses, quoique de nature identique, quoique pouvant coexister chez un même sujet, se succéder et se remplacer alternativement, doivent néanmoins être traitées séparément, et ne pas être confondues sous une même dénomination, attendu que, malgré leur affinité réelle, elles se distinguent les unes des autres par leurs symptômes, par leur physionomie et par leur traitement.

Nous avons à dessein restreint le nombre des névroses gastriques à quatre espèces. Nous ne parlerons pas de l'anorexie; car, d'accord avec Barras, nous ne croyons pas que, dans l'état actuel de la science, on puisse établir d'une manière rigoureuse l'existence d'une anorexie essentielle indépendante d'une autre affection et constituant à elle seule toute la maladie. Il est même digne de remarque qu'il est peu de névroses gastriques dans lesquelles le désir des aliments soit tout à fait éteint, à moins qu'elles ne soient accompagnées de quelque autre affection. Nous ne parlerons pas non plus en particulier du *pyrosis*, que nous avons rattachée à la gastralgie, dont il semble, en effet, constituer une variété.

Quant à l'intestin, nous décrirons une seule névrose, c'est la *colique sèche* des pays chauds. Nous aurions pu en parler déjà à propos de l'entéralgie, mais nous avons préféré la ranger dans les névroses spéciales des voies digestives, à supposer toutefois qu'elle soit distincte de la colique saturnine.

#### De la boulimie.

**SYNONYMIE.** — Faim canine, faim dévorante, polyphagie, lycorexie. — *Boulimie* vient de βούλιμος, boulimos, et de λυγρός, lygros, faim.

On nomme *boulimie* une faim dévorante, presque insatiable, accompagnée de malaise, et si pressante, qu'elle détermine des défaillances et même des syncopes si on ne la satisfait point.

**Symptômes. Marche.** — La boulimie offre plusieurs degrés, depuis cette simple augmentation de l'appétit qu'on observe si communément chez les con-

valescents, jusqu'à cette voracité qui pousse les malades à manger 5, 6 et jus-12 kilogrammes de pain dans les vingt-quatre heures, ainsi que cela a été vu par M. le professeur Rostan chez une épileptique de la Salpêtrière.

Lorsque la boulimie survient, les malades cherchent à la calmer par toutes sortes d'aliments; quelques-uns, dont la faim est en même temps pervertie, dépravée, dévorent les aliments avant de leur avoir fait subir aucune préparation, et même des substances non digestibles qui ne servent point à l'alimentation; il existe alors, indépendamment de la boulimie, une autre névrose que nous ferons bientôt connaître sous le nom de *pica* et de *malacia*.

Si les malades veulent résister au besoin impérieux qui les tourmente, s'ils n'ont rien pour le satisfaire, ils éprouvent un état de malaise inexprimable, de la cardialgie; la vue s'obscurcit; il y a des tintements d'oreilles, des lipothymies, des syncopes, ou une agitation et un état de délire qui peut être porté jusqu'à la fureur, et qui se calme dès que l'appétit est satisfait.

Il est des malades qui, pendant quelque temps du moins, digèrent bien la grande quantité d'aliments qu'ils dévorent, et conservent leur embonpoint: cependant tôt ou tard les organes digestifs s'altèrent. On observe alors des régurgitations ou des vomissements alimentaires, mêlés parfois à une certaine quantité de sang. Il y a en outre une diarrhée abondante et fétide qui épuise les forces et produit de l'amaigrissement. Chez quelques individus pourtant, mais en très-petit nombre, on a observé, au contraire, un embonpoint excessif de tout le corps ou de l'abdomen seulement. Les malades dont nous parlons sont incapables de rien faire: aussitôt après le repas, ils tombent dans un état de somnolence et d'engourdissement général. Leur intelligence est obtuse, et, comme on l'a dit avec raison, ils ne vivent plus que pour manger. Cependant le contraire arrive parfois; je connais, en effet, un membre éminent d'un des grands corps de l'État, qui ne peut s'occuper des importantes affaires qui lui sont confiées qu'après avoir lesté son estomac d'une quantité d'aliments considérable.

La boulimie a tantôt un début brusque, et tantôt elle survient progressivement. Elle est ordinairement continue, mais sujette alors à une sorte d'exacerbation: c'est ce qui était bien évident chez la malade de M. Rostan, dont l'appétit était satisfait, dans les temps ordinaires, par 4 ou 4 kilogrammes 1/2 de pain, tandis que lors des redoublements il lui en fallait presque trois fois plus.

La boulimie peut avoir une durée courte. Telle est celle qu'on observe chez les convalescents; elle cesse dès que les fonctions de l'économie sont revenues à leur état physiologique. La boulimie qui survient spontanément dans l'état de santé peut également céder promptement après une durée tout éphémère, pour ne jamais revenir: c'est ce que Leroux, ancien doyen de la faculté de médecine, a vu chez un de ses oncles. Cependant on ne sait encore rien de précis sur la marche, la durée et la terminaison la plus constante de la boulimie simple, de celle qui n'est liée à aucune lésion matérielle des organes digestifs ou qui ne coexiste avec aucune lésion organique. Par conséquent, son pronostic reste encore à établir.

**Causes.** — La boulimie a paru quelquefois pouvoir être expliquée par la conformation anormale de l'estomac, des intestins ou des voies biliaires: ainsi l'ouverture du canal cholédoque dans l'estomac, l'absence de la vésicule du fiel, un canal digestif très-court, ont été trouvés chez plusieurs individus qui avaient présenté pendant leur vie une faim canine. Je ne parle pas de l'augmentation de l'estomac qu'on rencontre chez les sujets dont nous parlons, parce qu'elle est effet plutôt que cause de maladie. Presque toujours la boulimie ne

se lie à aucune condition matérielle des voies digestives et biliaires. C'est une névrose survenant dans le cours d'une autre névrose, comme l'épilepsie, la manie, l'hystérie, la gastralgie, ou bien se déclarant chez un sujet atteint d'une affection d'une autre nature. C'est ainsi qu'on l'observe chez les chlorotiques, chez les diabétiques, chez quelques phthisiques et chez les individus ayant des vers intestinaux. La boulimie simple est souvent spontanée; d'autres fois elle reconnaît une cause déterminante, comme l'action du froid, l'ingestion d'une substance stimulante, etc. Elle peut être un des accidents de la grossesse.

**Traitement.** — Il ne faut pas que les malades résistent trop à la faim; mais on devra chercher à l'exciter le moins possible. On la calmera en choisissant des aliments nutritifs, et pouvant occuper l'estomac pendant quelque temps: telles sont les viandes de bœuf, de mouton et même de porc. La glace, le bismuth à haute dose, et surtout les préparations d'opium ont quelquefois produit de bons résultats.

Mais à la boulimie qui se lie à d'autres états maladiés il faut opposer quelques moyens spéciaux: les anthelminthiques seront prescrits lorsqu'il existe des vers intestinaux; si la boulimie est liée à la chlorose, on donnera les ferrugineux, etc.

#### De la dépravation de l'appétit, ou de la malacie et du pica.

Il y a une névrose de l'estomac consistant dans une dépravation du goût telle, que les malades désirent, mangent, ou bien des substances inusitées comme aliments, mais contenant cependant des principes nutritifs, ou bien des objets qui ne contiennent rien d'assimilable. On dit, dans le premier cas, qu'il y a *malacie* ou *malacia*; la maladie prend le nom de *pica* dans le second.

Les exemples d'une telle perversion ne sont pas très-rare dans la pratique, et la liste des objets ingérés avec délices par les malades est très-variée. Il est peu de médecins qui n'aient vu des enfants ou des filles chlorotiques manger du charbon, du plâtre, des cendres, de la terre, du poivre, du sel, depuis quelques grammes jusqu'à un kilogramme par jour, comme l'atteste un fait rapporté par Zacutus Lusitanus. Plus rarement on voit l'appétit perverti se porter sur des objets dégoûtants, immondes, comme de la chair humaine, des poils, des poux, des fourmis, des araignées, des rats, des matières fécales, du fumier, des croûtes arrachées à des varioleux, etc., etc., car on n'en finirait pas, si l'on voulait mentionner tous les désirs bizarres, toutes les envies dont on a observé des exemples. Il est à peu près inutile de dire que les goûts dépravés peuvent se porter aussi bien sur les liquides que sur les solides. C'est ainsi qu'on a vu des enfants et des femmes chlorotiques boire avec délices du vinaigre, de l'encre, de l'urine, du sang. J. Frank a proposé de désigner cette dépravation par le nom de *dysdipsie*.

La quantité de substances insolites ingérées par les malades peut, comme nous l'avons vu, être considérable, et nonobstant cela, beaucoup d'individus n'en sont point incommodés. Chez un grand nombre cependant il survient des vomissements et de la diarrhée. En général, les malades, quoique aspirant vivement après certains objets, n'éprouvent pourtant aucun accident lorsque leurs désirs ne sont pas satisfaits; mais il en est d'autres, par contre, qui, en pareil cas, sont pris d'anxiétés, d'un malaise extrême et de lipothymie.

La malacie atteint surtout les enfants délicats, les filles chlorotiques et les femmes enceintes. Chez les premiers, ainsi que chez les chlorotiques, elle persiste souvent des années entières; chez les femmes grosses, on l'observe seule-

ment dans les trois ou quatre premiers mois de la gestation, mais elle peut aussi durer jusqu'à la délivrance. La malacie et le pica existent le plus souvent seuls. Quelquefois ils coexistent avec d'autres névroses de l'estomac, spécialement avec la gastralgie et la boulimie, ou bien avec des névroses d'autres organes, surtout avec l'hystérie et la manie. La malacie et le pica n'ont aucune gravité: seulement je dois faire observer que le désir violent des substances inaccoutumées chez un malade atteint d'une affection aiguë est généralement d'un fâcheux augure.

**Traitement.** — Il faut s'opposer le plus qu'on pourra à ce que les malades ingèrent dans leur estomac des substances étrangères à l'alimentation. Chez les enfants une surveillance attentive, et au besoin les corrections corporelles, suffisent pour mettre fin à leurs désirs dépravés. On en a aussi triomphé quelquefois en mêlant à l'objet qu'ils aiment quelque substance qui leur répugne, comme serait l'asa fœtida. Il est plus difficile de triompher des envies bizarres qu'ont les femmes grosses. Les conseils qu'on leur donne sont en général peu suivis. Il faut donc chercher à les distraire: on varie leur nourriture pour tâcher de leur donner du goût pour quelque aliment convenable; mais enfin il faut prendre patience, user de quelque indulgence, et ne faire une forte opposition que lorsque l'introduction des substances tant désirées pourrait être nuisible à la santé. Chez les filles chlorotiques, la perversion de l'appétit cesse lorsque, par l'administration des ferrugineux, on a redonné au sang sa quantité normale de globules.

#### De la dyspepsie.

La *dyspepsie* est une névrose de l'estomac caractérisée par la lenteur et par la difficulté des digestions.

La dyspepsie n'est, à proprement parler, qu'un symptôme qui est commun à un grand nombre de maladies, surtout à presque toutes les affections de l'estomac; mais il ne saurait être question ici que de la dyspepsie qui n'est ni symptomatique ni sympathique, et qui, indépendante de toute lésion matérielle appréciable des organes, rentre manifestement dans la classe des névroses.

**Divisions.** — Chomel, qui, sur son lit de mort, et dans les courts intervalles que lui laissaient ses souffrances, a écrit sur la maladie dont nous traitons un petit volume rempli de vues pratiques, a distingué deux espèces de dyspepsies: l'une accidentelle ou aiguë, l'autre habituelle ou chronique. Je ne parlerai que de celle-ci dans ce chapitre, et je crois que c'est la seule espèce à laquelle le nom de dyspepsie convienne; car, malgré l'autorité de Chomel, je ne saurais ranger dans la même forme morbide l'*indigestion* qui, dans la classification de Chomel, forme la première espèce et la dyspepsie qu'il a nommée *accidentelle*.

**Symptômes. Marche.** — Les malades atteints de dyspepsie se plaignent de digérer lentement, péniblement. Les aliments qui séjournent plus longtemps dans l'estomac que d'habitude y déterminent de la pesanteur, divers sentiments de malaise, et parfois une douleur véritable que la pression exaspère. Les malades ont des bâillements, des éructations fréquentes, souvent des renvois acides; ils ont des nausées, des borborygmes, rarement des vomissements. Quelquefois cet état se complique de douleurs vives à l'estomac, de cardialgie, de battements incommodes (*dyspepsie névralgique*); si des gaz sont alors exhalés en grande abondance dans l'estomac, il en résulte un sentiment de distension pénible et de gêne à l'épigastre; le ventre tout entier se ballonne, et les fluides

élastiques sont expulsés plus ou moins abondamment par la bouche et par le rectum (*dyspepsie flatulente*). Quelques malades finissent par vomir, et l'on remarque que les aliments n'ont pas subi, le plus communément alors, une altération proportionnée au temps qu'ils ont séjourné dans l'estomac. La plupart des malades dont nous parlons sont constipés; quelques-uns ont des alternatives de diarrhée et de constipation; d'autres ne peuvent ingérer le moindre aliment sans être pris aussitôt d'envies d'aller à la selle, et les matières expulsées, d'aspect très-variable, peuvent être surtout formées par des aliments non digérés; il y a chez eux une véritable lientérie. Beaucoup conservent de l'appétit; celui-ci est même parfois plus vif que de coutume: cependant le plus souvent il y a plus ou moins d'inappétence. La bouche est souvent sèche; la langue est ordinairement normale, quelquefois elle offre un enduit inégal, mince au milieu, plus épais sur les côtés où il forme deux lignes blanches éloignées en arrière et convergentes vers la pointe. Cette espèce de mousse blanche se montre souvent encore au fond du gosier, sur les amygdales, sur le voile du palais. Chomel attribuait à cet enduit une valeur presque pathognomonique. Les malades accusent, pour la plupart, une saveur fade, mais quelques-uns ont un goût amer, surtout au réveil.

En général, la dyspepsie s'accompagne de divers troubles sympathiques du côté de plusieurs organes; ces troubles sont souvent prédominants. Ainsi quelques-uns accusent des palpitations; beaucoup se plaignent de la tête, ils ont parfois des vertiges, les uns n'ont que de la pesanteur; d'autres ont des douleurs plus ou moins vives et sont sujets à des migraines fréquentes. Ces individus s'endorment aussitôt après avoir mangé, ou bien ils sont lourds, fatigués, incapables de se livrer à aucun travail intellectuel; ils éprouvent un malaise général. Les cauchemars, les rêves, une agitation nocturne tout à fait fébrile, l'insomnie, sont souvent aussi la conséquence de la fatigue qu'éprouve l'estomac à digérer le repas du soir. Des troubles plus insolites encore, comme un affaiblissement de la voix, un sentiment d'oppression des plus pénibles, une faiblesse notable de la vue, ont été remarqués par Chomel chez quelques dyspeptiques pendant le travail digestif.

J'ai, dans les lignes qui précèdent, décrit surtout la dyspepsie stomacale; mais il y a aussi une dyspepsie intestinale pouvant coexister avec la première, ayant à peu près les mêmes troubles sympathiques, mais se distinguant plutôt par les symptômes locaux. La dyspepsie intestinale se caractérise par des coliques sourdes, mobiles, parfois plus vives, avec sueurs froides et tendance aux lipothymies; il existe en même temps des borborygmes bruyants; les individus excrètent des gaz fétides et des matières fécales molles, parfois liquides, toujours mal élaborées.

Dans la description qui précède, en parlant de digestion difficile, je n'ai point distingué le genre d'aliments, mais j'ai eu cependant plutôt en vue les aliments solides. Il est une forme de dyspepsie sur laquelle Chomel a appelé le premier l'attention, dans laquelle l'estomac, digérant assez bien les aliments solides, devient impropre à assimiler convenablement les liquides. Cette dyspepsie, d'ailleurs, provoque à peu près les mêmes troubles, mais elle présente ceci de spécial, que les malades, soit spontanément, soit dans les mouvements auxquels ils se livrent, ou lorsqu'on comprime la partie supérieure du ventre, font entendre un bruit de glouglou ou de clapotement provoqué par la grande quantité de liquide contenu dans l'estomac. D'ailleurs la percussion permet de reconnaître la distension du viscère. Ces bruits de glouglou sont entendus; quel que soit le temps écoulé depuis le dernier repas, preuve évidente que l'es-

tomac, contrairement à ce qui a lieu à l'état normal, n'absorbe presque plus les liquides portés dans sa cavité.

La dyspepsie peut être continue; les souffrances, après chaque repas, sont si habituelles et si grandes, qu'on peut redouter alors l'existence de quelque lésion organique. D'autres fois la souffrance, quoiqu'à peu près habituelle, présente néanmoins beaucoup d'alternatives: enfin souvent il y a des intermittences plus ou moins longues. Les individus dont nous parlons se plaignent alors d'avoir un estomac bizarre, capricieux, digérant tantôt bien, tantôt mal les mêmes aliments, et cela à peu de jours de distance; un écart de régime est la cause ordinaire de ces accès ou de ces exacerbations, mais souvent aussi il est impossible d'expliquer ces variations, et il est fort remarquable que ce ne soient pas toujours les aliments les plus lourds, les plus indigestes, qui sont le plus difficilement digérés. L'intermittence des malaises est généralement moins marquée, d'après Chomel, dans la dyspepsie intestinale que dans la dyspepsie gastrique.

Une dyspepsie modérée, qui ne s'accompagne d'aucune autre incommodité, n'empêche pas les individus de se livrer à leurs occupations, et elle est, jusqu'à un certain point, compatible avec un état de santé passable: on dit alors de ces personnes qu'elles ont un estomac délicat. Mais, lorsque la dyspepsie est intense et continue, elle finit par rendre les individus plus faibles et moins aptes à leurs occupations; la nutrition se fait incomplètement, et les malades perdent plus ou moins de leur embonpoint. Ils sont pâles, jaunâtres et plus sensibles au froid: c'est alors qu'on constate souvent un bruit de souffle dans les artères, bruit sur lequel M. Beau a surtout insisté, mais il a sans doute exagéré la fréquence de ce signe. Beaucoup aussi, d'après le témoignage du même observateur, seraient analgésiques, c'est-à-dire que, piqués, ils auraient la sensation du tact, mais ils seraient insensibles à la douleur. La dyspepsie, enfin, quand elle se prolonge, finit souvent par agir d'une manière fâcheuse sur le cerveau, et favorise le développement de l'hypochondrie.

La dyspepsie a une durée longue et tout à fait indéterminée. C'est une maladie essentiellement chronique, qui peut se prolonger pendant des années entières.

**Diagnostic.** — Des digestions lentes, difficiles, l'appétit diminué ou perdu, une salive mousseuse, un enduit blanchâtre sur les bords de la langue, un dégagement de gaz souvent considérable, des nausées, dans quelques cas assez rares, des vomissements alimentaires ou muqueux, de la constipation, de la céphalalgie, de la somnolence ou un malaise plus ou moins grand survenant régulièrement pendant le travail digestif, sont les symptômes qui caractérisent la plupart des dyspepsies. Dans quelques cas, pourtant, la maladie, moins accentuée, provoque surtout des troubles sympathiques qui prédominent sur les accidents gastriques: tels sont une céphalalgie continue, des accès répétés de migraine, une agitation nocturne, quasi fébrile, etc. Le médecin peut aisément errer, dans ces cas, sur la nature et sur le siège de l'affection, si, par l'interrogatoire et l'exploration des malades, il ne saisit pas à propos la filiation des symptômes.

La dyspepsie une fois reconnue, il importe de déterminer si elle est essentielle, ou bien symptomatique d'une altération matérielle de l'estomac.

C'est surtout l'affection cancéreuse qui a, avec la dyspepsie, quelques points de contact. On peut en effet hésiter au début de la maladie, lorsqu'il n'y a pas de vomissements mélaniques, ou lorsque le cancer, occupant la petite courbure, est inaccessible à la palpation. Les troubles digestifs varient peu, dans les deux